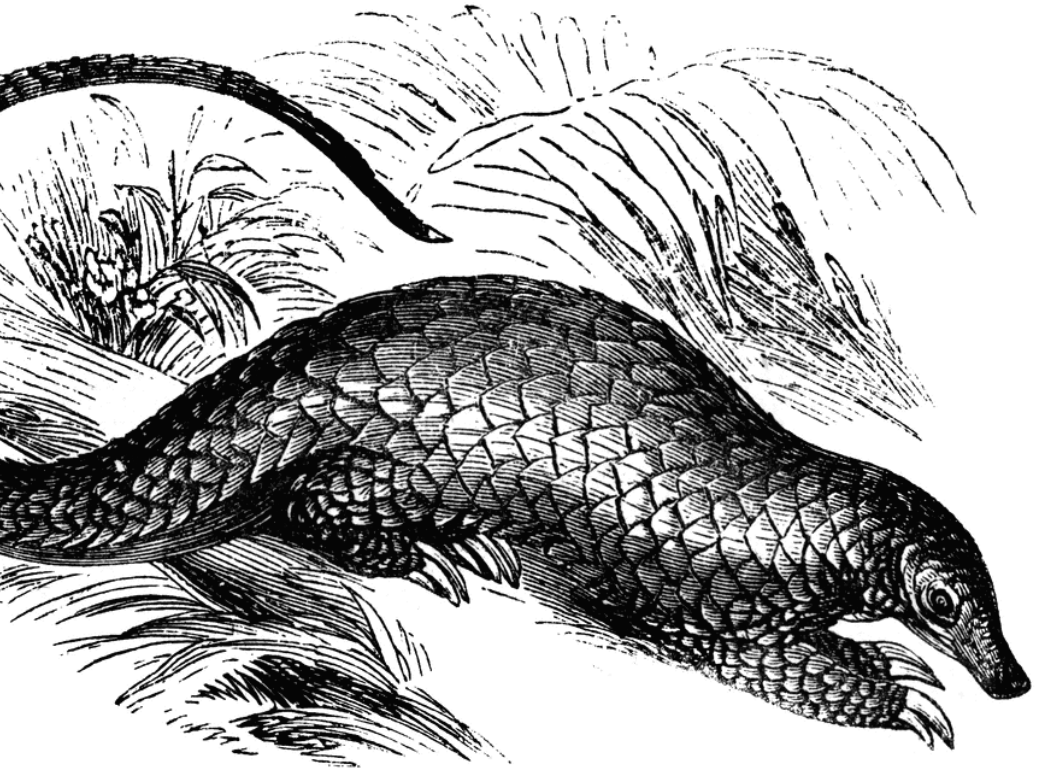


Pierre Vinclair
Auxeméry

LE
PANGOLIN
DE **CONFUCIUS**



La Contrefaçon du pangolin

Pierre Vinclair

**Du pangolin
considéré comme une
arme de fiction invasive**

Auxeméry

Depuis quelques temps, les rendez-vous qui devaient avoir lieu n'ont pas lieu. C'est le cas d'un rendez-vous qui devait avoir lieu avec Pierre Vinclair et Auxeméry en mars 2020 : il n'a pas eu lieu. Ils allaient tous les deux venir parler du *Shijing*, et en lire des poèmes traduits, à l'Institut Confucius de Rennes ; mais finalement, ils n'en ont pas parlé, et ils n'ont rien lu.

Un second rendez-vous devait avoir lieu ce mois-ci, le samedi 21 de ce mois de novembre 2020, à 19h exactement, toujours à l'Institut Confucius de Rennes, toujours avec Pierre Vinclair et Auxeméry, toujours pour les mêmes raisons : lire et parler du *Shijing*. Pour les mêmes raisons, ce rendez-vous, lui non plus, n'a pas eu lieu. Rien n'a été dit, rien n'a été lu.

Les deux textes inédits que vous trouverez ci-après ne sont pas ce que vous auriez entendu à l'Institut Confucius de Rennes en mars ni en novembre ; mais, à leur façon, c'est-à-dire d'une autre façon, ils disent du *Shijing* ce qui n'a pu être dit, et donnent à lire ce qui n'a pu être lu.

Enfin, quelque chose a lieu.

La Contrefaçon du pangolin

Imaginons qu'on me demande d'ajouter une pièce au *Shijing*. Comme cette anthologie poétique, dont la légende dit qu'elle a été compilée par Confucius, est d'abord un recueil de fables (jugeant et valorisant ou chantant les comportements humains à l'aune d'attitudes animales ou végétales) et qu'elle comporte donc un bestiaire auquel manque malheureusement ce pangolin dont la rumeur dit qu'il fut, en Chine, à l'origine de la pandémie actuelle, il me semble judicieusement potache de lui consacrer ce poème. À vrai dire, l'idée m'en est venue en lisant les *Poèmes complets* de Marianne Moore qui a écrit des vers célèbres sur cet animal (in *Poèmes complets*, trad. T. Gillybœuf, José Corti, p. 139 sq.) :

Un autre animal cuirassé — une écaille
en recouvrant une autre avec la régularité d'un cône de sapin jusqu'à ce qu'elles
forment l'alignement ininterrompu et central de la
queue ! Ce quasi artichaut avec tête, jambes et gésier équipé d'impuretés,
est l'artiste ingénieur miniature nocturne
oui, la réplique de Leonardo da Vinci —
animal et travailleur impressionnant dont nous entendons rarement parler

Marianne Moore est l'une des principales interlocutrices d'Ezra Pound, traducteur et adaptateur du *Shijing* : contrefaire une pièce de cette anthologie en s'inspirant du poème de Moore est donc une manière crédible de boucler la boucle. Je n'en ai cité ici que les premiers vers ; j'en tire deux images : celle qui rapproche les écailles du pangolin de la pomme de pin, ou plus précé-

sément de la pomme d'épicéa ('*spruce-cone*' dans l'original), et celle qui les compare à l'artichaut d'autre part. En imitant la poétique du *Shijing*, dans lequel les poèmes se donnent sous la forme de plusieurs quatrains dont les deux premiers vers concernent un animal ou un végétal, et les deux vers suivants un comportement humain, j'obtiens les deux premiers vers de deux quatrains :

**Le pangolin va cacher ses écailles
au milieu des pommes d'épicéa**

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans le champ d'artichauts**

Les problèmes commencent : d'une part, je voudrais trouver une espèce d'épicéa spécifiquement chinoise (le *Shijing* nomme des espèces endémiques à la Chine, et trouver un équivalent de leur nom exotique fait d'ailleurs partie du plaisir et du défi de la traduction), d'autre part l'artichaut n'existait pas en Chine il y a trois mille ans. Pour le premier point, je rencontre sur Wikipédia le *Picea aspereta*, ou « épicéa chinois », dont le nom en mandarin est 雲杉, *Yun Shan*, le premier caractère signifiant « nuage », et le second « pin ». J'aurais tendance à croire qu'un tel nom, « pin des nuages » vaut moins pour une description de l'arbre, que dans le fait qu'il est originaire de la région du *Yunnan* (littéralement « Au sud des nuages »), mais je n'en sais absolument rien ! Peu importe, après tout, il s'agit du « Pin des nuages » et non de l'épicéa et le premier double vers devient :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans les pommes de pin des nuages**

J'aime bien cette image « pommes de pin des nuages » qui, au cœur d'une simple nomination « pin des nuages », crée une métaphore audacieuse : le pangolin irait ca-

cher ses écailles dans des nuages qui seraient (comme) des pommes de pin. De la traduction la plus littérale naît une véritable rêverie.

Le deuxième problème concerne l'artichaut. Son nom chinois, 菜薊, *Cai Ji*, signifie littéralement « légume-char-don ». Le deuxième double-vers devient donc :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans le champ de chardons**

Pour que mon poème ressemble vraiment à une pièce du *Shijing*, il faudrait d'une part que ces quatre vers servent à introduire la description d'un comportement humain, et d'autre part que les quatrains se succèdent selon un système de variations très légères, comme dans — exemple pris au hasard — le quatrième poème du recueil :

SAULE PLEUREUR

**Il y a un saule pleureur au sud
la puénaire grimpante s'y enroule
Heureux soit l'homme vertueux
d'un bonheur apaisant.**

**Il y a un saule pleureur au sud
la puénaire grimpante s'y love
Heureux soit l'homme vertueux
d'un bonheur protecteur.**

**Il y a un saule pleureur au sud
la puénaire grimpante fleurit
Heureux soit l'homme vertueux
d'un bonheur qui le comble.**

Avec quelle attitude humaine pourrais-je comparer mon pangolin qui se cache dans les pommes de pin (des nuages) et dans les champs de chardon ? Le poème que je viens de citer met en parallèle la manière dont saule et puéraire sont en harmonie d'une part, et la manière dont bonheur et vertu se rencontrent d'autre part. L'idée que le bonheur récompense la vertu, ou qu'il n'y aurait de vrai bonheur qui ne soit en même temps vertueux, est une conception typiquement confucéenne. Confucius qui dit d'ailleurs, dans les *Entretiens* : « Le maître dit : 'Les poèmes du *Shijing* sont au nombre de trois cents. Un seul mot les résume tous : penser sans dévier'. »

Mais chacun ses maîtres ! Pour ma part, je serais plutôt roubaldien que confucéen. Le principe moral que je choisirais d'illustrer ici, ce serait plutôt l'axiome de Roubaud, selon lequel « Une contrainte est racontée par le récit qu'elle engendre » (*Le Grand incendie de Londres*, p. 201), c'est-à-dire que tout poème écrit sous contrainte doit énoncer à un moment ou à un autre cette contrainte (ainsi la *Disparition* de Perec, écrit sans « e », est-elle le récit de la disparition du « e »). Or, non seulement la traduction — version ou thème — n'est qu'un cas particulier de l'écriture sous contrainte (la contrainte étant : écrire la même chose qu'un texte existant, dans une autre langue), mais il en va également de la contrefaçon : écrire un texte tel qu'il puisse se trouver dans le *Shijing*. Ce que j'imagine donc, c'est que les deux vers qui suivent la description de l'attitude du pangolin, énoncent leur propre loi « je suis une contrefaçon du *Shijing* » tout en pouvant être effectivement interprétés comme tirés du *Shijing*, c'est-à-dire faisant plus ou moins vaguement écho à la philosophie de Confucius.

Le premier point est miraculeusement facilité par l'attitude de notre pangolin, qui se cache au milieu des

pommes de pin exactement *comme une contrefaçon française contemporaine se cacherait dans un recueil de poèmes chinois anciens*. Le deuxième point est moins facile car, comme on peut s'y attendre, Confucius dénonce les faussaires (au nom de la vertu). De là, deux possibilités s'offrent à nous : ou bien, parler ouvertement de contrefaçon, mais pour (confucéennement) la condamner. En m'inspirant des Entretiens XVI.4 (« Trois sortes d'amitié sont avantageuses, et trois sortes d'amitié sont nuisibles. L'amitié avec un homme qui parle sans détours, l'amitié avec un homme sincère, l'amitié avec un homme de grand savoir, ces trois sortes d'amitié sont utiles. L'amitié avec un homme habitué à tromper par une fausse apparence d'honnêteté, l'amitié avec un homme habile à flatter, l'amitié avec un homme qui est grand parleur, ces trois sortes d'amitié sont nuisibles. ») et en le mettant en lien avec la citation précédente (selon laquelle le *Shijing* aide à penser droit), j'obtiendrais :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans les pommes de pin des nuages
L'homme habitué à tromper
aime les chansons contrefaites.**

Ou bien, deuxième possibilité, plus retorse et difficile, mais plus jubilatoire sans aucun doute (parce qu'immorale et jusqu'aboutiste), contrefaire le confucianisme lui-même, en le transformant discrètement en un éloge de la contrefaçon. Pour cela, je vais chercher le concept de 君子, *Junzi*, que l'on trouve dans de nombreux poèmes du *Shijing* et que j'ai traduit, en fonction des contextes, par « gentilhomme », « homme de bien », « seigneur », « prince » ou « homme vertueux ». Cette figure, cardinale dans le *Shijing*, est d'ailleurs celle avec laquelle s'ouvre le livre. Voici les premiers vers du premier poème :

**Gu ! Gu ! Chantent les balbuzards
depuis l'îlot sur la rivière
Une jeune fille discrète et secrète
convient au gentilhomme.**

Le 君子 est une figure à la fois morale et politique : celle du prince, vertueux dans sa vie privée, juste dans son gouvernement, comme dans cette citation des *Entretiens* de Confucius (XIX.10) : « Il faut que le 君子 gagne la confiance de ses sujets, avant de leur imposer des charges. » À suivre la logique de Confucius, la lecture du *Shijing* éduque à la vertu, dont le 君子 est le parangon (et non le pangolin) ; en se rappelant du principe de Roubaud, nous obtenons :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans les pommes de pin des nuages
L'homme de vertu ajoute
un poème au livre des odes.**

Le problème, c'est qu'une telle réflexivité est impossible dans le *Shijing*, qui est une anthologie — dont les poèmes, donc, préexistent à une compilation dont ils ne peuvent être conscients. Ils sont malgré tout conscients de leur propre état de poèmes, comme dans le 252 qui est d'ailleurs une adresse au 君子 :

**Prince tu possèdes des chars
nombreux et puissants
Prince tu as des chevaux
entraînés et rapides
J'ai décoché ces quelques vers
pour t'offrir une chanson.**

Notre quatrain pourrait donc être :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans les pommes de pin des nuages
J'ajoute une chanson
à l'adresse de l'homme de vertu.**

En écrivant ces vers, me revient en mémoire un poème de Li Bai qui, quoique largement postérieur au *Shijing*, met lui aussi en lien la question de la sagesse avec l'image des nuages — quoique d'une toute autre manière. Dans cette pièce, que je cite dans la traduction de Dominique Hoizey, le poète oppose sa recherche de la sagesse à la malice d'un adolescent insolent aux chignons en forme de nuages (je souligne les deux vers qui m'importent) :

**Appuyé au rocher, je regarde les huit extrémités,
Contemplant l'immensité de la voûte céleste.
Voici inopinément un jeune garçon,
Coiffé de deux chignons en forme de nuages.
Il rit de me voir si tard chercher la voie de l'immortalité,
J'ai perdu mon temps, j'ai le visage flétri !
Je ne sais que penser, soudain je ne le vois plus,
Dans cette immensité comment aller à sa poursuite ?**

Au moralisme de Confucius, je préfère pour ma part le scepticisme de Li Bai, et j'aimerais bien dire, d'une manière ou d'une autre, que la contrefaçon d'un poème du *Shijing* est une manière de tirer la langue aux professeurs de vertu :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans les pommes de pin des nuages
Un garçon espiègle chante une chanson
pour tromper l'homme de vertu.**

Nous voici avec un premier quatrain. Il est temps maintenant de nous attaquer au second, qui doit conformément aux autres poèmes du *Shijing* introduire une variation minimale à partir de la première strophe. Je m'appuie cette fois-ci sur le chardon, pour piquer mon vieux moraliste ronchon, à la pointe du vers :

**Le pangolin va cacher ses écailles
dans le champ de chardons
Un garçon espiègle lance des vers
pour piquer l'homme de vertu.**

Voici venu maintenant le temps de composer la troisième et dernière strophe du poème. J'aimerais bien qu'elle parvienne quant à elle à dire quelque chose de notre situation à nous, selon un principe que je ne tirerais cette fois pas de Roubaud mais plutôt d'Ashbery, même s'il n'en a pas fait un axiome explicite : à savoir que le poème commente le contexte de sa propre production. Or, quel est-il ? Pour la deuxième fois de l'année, et ceci n'est donc pas sans lien avec notre pangolin, la France est confinée, et c'est ce confinement qui empêche l'événement qui devait avoir lieu (celui d'une présentation, avec Auxeméry, de ma traduction du *Shijing* et de sa traduction de la version qu'en a faite Pound) de se tenir. Ce « principe d'Ashbery » n'est d'ailleurs pas exclusif de celui de Roubaud : le contexte pèse ici comme une contrainte qui engendre un récit. Mais comment inclure dans notre contrefaçon du *Shijing* une description de notre confinement ?

Le premier vers du troisième quatrain doit, me semble-t-il, rester inchangé, pour respecter la structure du poème chinois ancien. Si cela limite considérablement les possibilités, nous pouvons malgré tout trouver une ressource dans l'idée même que le pangolin se cache — car se confiner, c'est aussi se cacher. Mais voici

l'idée brute que je voudrais (au prix d'une modification minimale du vers 1) exprimer :

**Pangolin va cacher tes écailles
sinon nous serons tous malades
Nous devons nous cacher aussi
il n'y aura plus qu'à inventer des vers**

Mais comment dire la même chose d'une manière qui ne soit pas trop lourde et qui puisse rester crédible ? D'abord, il faut harmoniser le premier vers de cette dernière strophe avec les précédentes, car nous sommes soudain passés de l'indicatif à l'impératif. Je choisis donc la structure grammaticale du subjonctif, plus ambiguë :

Le pangolin cache ses écailles

Secrètement au subjonctif (mon vers est en fait « [Que] le pangolin cache ses écailles ») alors qu'il était à l'indicatif dans les strophes précédentes, le verbe « cache » ne modifie pas la structure de surface de la phrase. Il me permet en outre d'introduire un deuxième vers moins grossier :

loin du marché !

Le marché fait bien sûr référence au marché de Wuhan d'où provient l'épidémie, où fut vendu notre pangolin. J'ajoute un point d'exclamation à la fois pour renforcer la suggestion qu'il s'agit d'un subjonctif, et pour ajouter un caractère à un vers sinon trop court (dans le *Shijing*, le caractère 兮, qui occupe une des quatre places dans un vers, est traduit par le point d'exclamation). Reste alors les deux derniers vers, dont je voudrais qu'ils expriment la situation actuelle, tout en pouvant être lus (conformément à la poétique du *Shijing*) dans leur parallèle avec les deux premiers de la strophe mais

aussi (conformément à la philosophie confucéenne) comme une leçon de vertu. J'imagine donc quelque chose comme :

**[Si le pangolin reste loin du marché] le prince ne boucle pas les lieux culturels
le garçon peut chanter les vraies chansons [au lieu d'en écrire de fausses]**

Ce qui, en choisissant un vocabulaire plus conforme au contexte de la Chine ancienne, peut devenir :

**Le prince n'interrompt pas les rites
le garçon peut chanter sa chanson.**

J'introduis le parallèle avec le pangolin, se cachant loin du marché, donc dans son milieu naturel, en suggérant que le garçon peut rejoindre la place qui devrait être la sienne — sur scène, pour performer les rites :

Le garçon rejoint le rite

Enfin, je souhaiterais que le dernier vers porte une charge performative, comme dans les poèmes de la dernière partie du *Shijing*, les « hymnes » qui sont des sortes de prières — ainsi le N°. 279 :

ANNÉE D'ABONDANCE

**Une année d'abondance pour le millet et le riz
les hauts greniers sont remplis
Dix mille grains un million un milliard
servent à faire vin ou liqueur
pour offrir aux anciens et anciennes
Ainsi pourvoyons-nous aux cent rites
afin d'être tous bénis.**

Je voudrais quant à moi exprimer une autre prière : que le prince déconfiner le pays (une fois le pangolin loin du marché). Pour ce faire et afin de respecter le parallèle avec le subjonctif, je choisis à nouveau un vers court suivi d'une exclamation :

sur la place !

« La place » fait écho au « marché », mais aussi bien sûr à la place publique. Le 君子 a disparu de ces vers : c'est que le rite retrouvé est une affaire horizontale, démocratique ! Dégage, Père Ubu !

Reste le titre : comme dans tous les poèmes du *Shijing*, il doit être composé de deux caractères, sur les quatre que comprend chaque premier vers (ni articles ni prépositions en chinois). Cela pourrait être « Pangolin cache » ou « Cacher ses écailles ». Je choisis cette dernière option, et nous obtenons donc :

CACHER SES ÉCAILLES

**Le pangolin cache ses écailles
dans les pommes de pin des nuages
Le garçon chante une chanson
pour tromper l'homme de vertu.**

**Le pangolin cache ses écailles
dans le champ de chardons
Le garçon lance des vers espiègles
pour piquer l'homme de vertu.**

**Le pangolin cache ses écailles
loin du marché !
Le garçon participe au rite
sur la place !**

Pierre Vinclair

Du pangolin considéré comme une arme de fiction invasive

Nous y voilà donc ! Comment élaborer un échange de bons *procédés* entre récitants privés de récitation en raison (ardente quoique déraisonnable raison) de pandémie ?

Nous rapprocher¹ à défaut de nous croiser : un texte à contrefaire, à inventer. Nous vivons dans un monde où la fausse monnaie circule à toute allure, réseaux collaborant : pourquoi ne pas jouer sur ce velours ?

D'autant que le cher Ezra fut un impénitent brasseur d'idées (où le quasi-loufoque parfois se démêle difficilement du plus-que-pertinent) & que le manuel de bonnes manières civilisatrices du *Shijing* propose des recettes qui ne demandent qu'à se revisiter de biais. Obliquement, saine & prudente & avisée politique oblige. Toujours en fonction de la situation, comme l'histoire l'a montré, peu ou prou.

Pierre propose ce poème surnuméraire pour *achever* (entendons cela, ce *mettre fin*, comme nous voudrions) le monument, petit poème-labyrinthe qu'un Borgès par exemple pourrait avoir conçu, voire ciselé : un *comme si* tellement aberrant qu'il en deviendrait plus vrai – sinon, où serait la drôlerie – qu'une ode authentique. Un petit enchevêtrement d'éléments incertains mais vraisemblables devenant quelque clair & terminal logogriphe, issu d'un cabotage bricolé entre parois d'un dédale intime sophistiqué à plaisir.

Comment donc inventer une fable morale et/ou politique (on est tenu de respecter l'antique sagesse confu-

¹ Les tramways se reproduisent par correspondance, disait Jarry ; les odes confucéennes, aussi. Facétie des pandémies !

céenne) & versifiée (elle a besoin de cet artifice pour se mémoriser, sous les auspices de Mnémosyne, muse amie des langues & des mots de la terre entière) ?

Procédés étant ici procédures détournées en fonction du but à atteindre en commun, sur deux plans différents.

Pour le traducteur du *Shijing*, premier à tirer sa flèche, l'entreprise est d'une parfaite évidence : rajouter son grain de sel en respectant les données & de la langue de la civilisation dont elle est le véhicule & la situation, le virus menaçant & les rituels thérapeutiques seuls ne pouvant en venir à bout. Trois quatrains subtils feront l'affaire. Cible atteinte.

Pour le traducteur du *Shijing* traduit par Pound, l'affaire se corse, sachant que la flèche va rebondir sur la cible, la visée s'étant dédoublée. Contrainte affectée d'un *bis* en abyme: respecter le texte de faux chinois passé en vrai français bricolé ; donner de ce faux devenu vrai un équivalent français censé venir de l'anglais d'un Américain, lui-même confucéen convaincu, mais affecté de quelques idiosyncrasies – un caractère de cochon, une haine féroce de la sottise (celle de son pays d'origine surtout, démocratie dévoyée selon lui), des failles de sinologue amateur mais passionné assez conséquentes & un indéniable talent de versificateur (voire de génie poétique à l'originalité souveraine), ceci compensant possiblement les lézardes dans l'érudition du sinologue amateur.

Quelques points à considérer.

Marianne Moore & son *Pangolin and Other Verse*, utilisé comme tremplin : excellent *pré-texte* ; et bonne résolution : ne conserver comme ressort qu'un couple d'éléments, à partir desquels broder, façon rhapsode à la Kong.

Attardons-nous toutefois deux minutes sur le couple *impair* Moore-Pound. Quarante-neuf années de correspondance, de multiples implications éditoriales & une curieuse amitié, affectée d'un double & mutuel regard particulièrement aigu sur les perspectives & les valeurs de chacun : à ma droite, un Ezra à la baroque exubérance, à l'irrévérence démonstrative, et à ma gauche, une Marianne pointant avec précision « l'excès comme substitut ordinaire de l'énergie » de son ami, ne ménageant pas ses réticences devant les *Cantos* – « *Unprudery is overemphasized and secularity persists*, disons : Absolu manque de tact & omniprésence d'incongruités », « *Stock oaths and the result is ennui*, disons encore : Matériau qui jure, le résultat étant l'ennui », & s'attirant, malgré la tonalité bonne enfant de ces remarques, une sortie furibarde d'Ezra à l'adresse des *prunes and prismites*, disons, pour faire simple, « les coincés & les faux-derches ». Relation illustrant l'aptitude d'artistes de haute volée à discerner en chacun d'entre eux, parmi les parasites engendrés par un environnement quelconque, la « sincérité sans remède qui fait se condenser le poème » (Moore, in *Humility, Concentration & Gusto*), & « la précision, affaire d'imagination » (Moore, *Feeling and Precision*, in *Predilections*).²

Inutile donc d'attendre d'Ezra traduisant une ode confucéenne autre chose qu'une application têtue à en tirer un maximum de vigueur³, étant entendu qu'Ezra considère que la raison est toujours de son côté. C'est ainsi. Premier point.

Autre pierre d'achoppement. Pound et la langue chinoise ; Pound et la civilisation chinoise. Pur autodidacte, & autodidacte orienté (sans mauvais jeu de mot) : j'ai donné quelques indications en préface & en notes de ma version de la version poundienne des *Odes*, ce qui a induit quelques partis pris dans la mouture finale. Pound suit l'enseignement de son mentor Fenollosa, qui

²Je reproduis là quelques éléments de cet article : *The Odd Couple: The Correspondence between Marianne Moore and Ezra Pound, 1918-1939*, by Lois Bar-Yaacov, *Twentieth Century Literature*, Vol. 34, No. 4 (Winter, 1988). Et consulter John Tytell, *Ezra Pound, Le Volcan solitaire*, trad. Ph. Mikriammos, Seghers, 1987.

³Les mots *vigor*, *vitality* sont employés par Fenollosa dans son essai sur le caractère chinois.

définit le caractère chinois comme « matériau » de base, et la ligne de caractères associés comme juxtaposition d'éléments faisant image et réalisant le sens ; il en tire la méthode de composition des *Cantos*, que nous appelons « idéogrammatique ». Le procédé est poundien et uniquement poundien, et repose sur une conception erronée, nous le savons bien, de la langue chinoise. L'idéogramme chinois n'est pas une juxtaposition simple d'éléments faisant images, telle que la décrit Fenollosa ; et par ailleurs Fenollosa indique, ceci dès le titre de son essai, que « [son] sujet est la poésie, et non la langue, mais [que] les racines de la poésie sont dans la langue »⁴. Fenollosa parle de sinologie⁵, mais parle surtout en artiste ; et Pound s'attelant à la traduction des *Odes* (et d'autres poèmes, dont ceux de Li Po) travaille en autodidacte acharné & laborieux (assimilation du dictionnaire par bribes ; consultation des travaux du vénérable & véritable sinologue James Legge & transposition en son idiome poétique personnel) ; son but est de fournir un équivalent rythmé, condensé, efficace d'un texte antique, à fin de nouveauté dans sa propre langue, au prix de déviations malencontreuses voire ridicules parfois (ce dont il n'a pas forcément conscience), comme le remarque Simon Leys/Pierre Ryckmans qui cependant juge les résultats plus enthousiasmants souvent que les travaux universitaires. Bref, Pound dérape, & c'est souvent curieux, & même heureux.

⁴« Mon sujet est la poésie, pas la langue, mais les racines de la poésie sont dans la langue. Dans l'étude d'une langue dont la forme est si étrangère à la nôtre que l'est le chinois dans son caractère écrit, il est nécessaire de se demander comment ces éléments universels de forme qui constituent la poésie peuvent tirer une alimentation appropriée. En quel sens le vers, écrit en termes de hiéroglyphes visibles, peut-il être considéré comme de la vraie poésie ? Il peut sembler que la poésie, qui comme la musique est un art du temps, tissant ses unités à partir d'impressions sonores successives, pourrait difficilement assimiler un médium verbal constitué en grande partie d'appels semi-picturaux à l'œil. » Pound en tire directement sa volonté de transformer la langue anglaise en agent de poésie suractive, brassant toute la matière historique – idées, faits, personnages.

⁵Si l'on veut avoir un point de vue clairement exprimé sur une comparaison entre *logique occidentale et grammaire chinoise*, consulter *Ce que la Chine nous apprend / Sur le langage, la société, l'existence*, par Léon Vandermeersch, Sciences Humaines, Gallimard, 2019.

Troisième & dernier point : l'Amérique & la Chine, leurs rapports. C'est un sujet de méditation prolongée que de se demander ce que Pound penserait de la confrontation actuelle des États-Unis d'Amérique & de la Chine pour l'*imperium* mondial. D'un côté du Pacifique (le bien nommé), une démocratie où l'esclavage fit longtemps partie du décor, dont le territoire s'est constitué par la conquête violente & l'extermination des autochtones, dont les institutions reposent sur un équilibre des pouvoirs résultant de manœuvres complexes où la loi & le juge & l'avocat ont leur mot à dire, & dont la monnaie affiche un credo métaphysique singulier ; de l'autre, un ex-Empire devenu démocratie populaire, devenu adepte d'une non-distinction amusante entre chat blanc et chat noir (« pourvu qu'il attrape les souris », prêcha l'admirable monsieur Teng, lequel fut largement entendu) – de quoi d'ailleurs peut-être provoquer chez Pound un accès de fureur contre la recherche du profit à tout prix !

Pound en son temps ne fut que le propagandiste d'un confucianisme illisible pour ses compatriotes : il tenta des conversions auprès de quelques édiles conservateurs, en vain, & se retrancha en ses foyers italiens par affection pour un Mussolini qui ne l'écoula jamais que d'une oreille très distraite (une fois), & fut pris par une patrouille de GI's pour être mis en accusation de crime de trahison. Citons quelques lignes : « Jefferson and/or Mussolini / Les ressemblances fondamentales entre ces deux hommes sont probablement plus importantes que leurs différences... /// Si Mussolini avait été tenté de se tromper lui-même en trouvant ou en essayant de trouver une même solution pour l'Italie de 1922-1932 que celle que Jefferson a trouvée pour l'Amérique de 1776-1826, il n'y aurait pas eu de *decennio* fasciste. Il n'y a probablement pas de langue assez simple et assez claire pour l'expliquer, pour que cela soit clair à l'extrême gauche américaine et à l'américain libéral. Je veux dire que la gauche est complètement, absolument, complè-

⁶*Jefferson and/or Mussolini*. London: Stanley Nott, 1935.

tement et peut-être incurablement, ignorante de Jefferson – à peu près ignorante de la structure du gouvernement américain, à la fois de *jure* et de *facto*. &c. »⁶ La diatribe est vive et circonstanciée ; mais la pensée, assurée, réellement ? Et quel rapport exactement avec le confucianisme, le confucianisme réel, si cela existe ? Et je vois le dizain 80 de la *Sauvagerie* de Pierre Vinclair qui pose la question d'époque : *Do you think Ezra'd have voted for Trump?* Un bouffon – confucéen ? Quelle déliquescence terriblement actuelle Ezra relèverait-il bruyamment, dont serait affectée sa patrie ? Quel combat idéologique entreprendrait-il ? Cultiverait-il son silence terminal, au pays des asphodèles, parmi les ombres ?

Il faut donc tenir la version des *Odes* de Pound pour ce qu'elles sont sans aucun doute : un brillant exercice d'intelligence poétique.

Et il serait par trop simpliste, si l'on adopte les voies de l'idiosyncrasie poundienne, de voir Ezra traduire le pseudo-poème vinclairien suivant les voies de Maître Kong de façon rectiligne & convenue :

HIDING ONE'S SCALES

The pangolin hides its scales
in the pine cones of the clouds
The boy sings a song
to deceive the man of virtue.

The pangolin hides its scales
in the thistle field
Like a boy who throws teasing verse
to prick the man of virtue.

The pangolin hides its scales
far from the market!
The boy participates in the rite
on the square!

Si l'on voulait suivre quelques-uns des particularismes poundiens – flottements linguistiques & grammaticaux : mettons, omission volontaire des « particules », comme dit Fenollosa, et ici par exemple de l'article défini pour le sujet du poème ; attaque de front contre une forme de duplicité, voire léger glissement de la vertu confucéenne vers la *virtù* des Renaissants italiens chers à son cœur –, nous pourrions aboutir à une version qui ressemblerait à ceci :

HIDDEN SCALES

You Pangolin hiding your scales
in the clouds over pine-woods
Akin the boy singing his song
to couterfeit a man of *virtù*!

Pangolin hiding its scales
in the field of thistles
Akin the teen flinging biting words
to jab the old man of merit.

O pangolin your hidden scales
far from the marketplace
Akin the little guy sharing the rituals
on the shrine-plaza!

Pangolin toi qui caches tes écailles
dans les nuages sur les pinèdes
Semblable au gamin qui chante sa chanson
pour contrefaire l'homme de *virtù* !

Pangolin qui cache ses écailles
dans le champ de chardons
Tel le garçon qui jette des mots blessants
pour larder l'homme du mérite.

Ô pangolin aux écailles cachées
tout à l'écart du marché
Semblable au petit gars qui partage les rituels
sur le parvis du sanctuaire !

Et Pound ayant parfois eu recours à la *variation* – soit surinterprétation ou extrapolation ou même contresens plus ou moins volontaire de sa part, ceci ajouté à quelque démangeaison d'épigramme à la Catulle, plus une transposition en domaine américain avec visée directe contre tel vice démocratique avéré, en période éreintante d'élections de grands électeurs, destinée à fournir un chef authentique à la tumultueuse nation –, le pangolin 穿山甲 *chuānshānjiǎ* (« porte-montagne », si je comprends bien), devenant donc tatou 狃狃, *qiú yú* (bestiole à carapace rigide au lieu de la cuirasse d'écailles du pangolin de Moore, mais qui a l'avantage d'avoir sur son continent un nom qui prête à l'affrontement), nous aurions un ALITER ezraïque qui prendrait cette allure :

Armadillo your blindage will not disguise you
like this tough guy overplaying the man of virtù

We perfectly see the defect of breastplate
under your overdramatized ritual proceedings

Soit, pour nous, ébahis, ceci :

Toi tatou ta dure armure ne te déguisera pas
comme ce dur de dur qui surjoue l'homme de virtù

Nous voyons parfaitement le défaut de la cuirasse
sous les pratiques cérémonielles surchargés d'intentions

Nous toucherions au comble du cocasse, n'est-ce pas !
Mais très sérieusement.

Auxeméry,
18/11/2020



雖有兄弟。不如友生。

○ 喪亂既平。既安且寧。

○ 務。每有良朋。蒸也無戎。

○ 兄弟闕于牆。外禦其

難。每有良朋。況也永歎。

矣。○ 脊令在原。兄弟急

3 See how the wagtail's head
Quick answers to its tail!

When hardships great befall our state,
Friends are of no avail.
In times of urgent need,
We brothers' help receive.

Then friends, though good, of different blood,
Long sighs will only heave.

4 Brothers indoors may fight;
But insults from without
Join them at once, and they unite
The common foe to rout.
In cases such as this,
In vain to friends we turn.
They may be true, but they'll eschew
The danger they discern.

5 Deaths and disorder o'er,
'Mid peace and rest now cold,
Some men, alas! their brothers pass,
Nor them as friends will hold.

James Legge, *The Book of Poetry* (Shih Ching).
Exemplaire utilisé par Ezra Pound & annoté par lui.
Shanghai: Chinese Book Co., 1903.

©Pierre Vinclair & Auxeméry, 2020

Sur une commande de la Maison de la Poésie de Rennes.

Maquette conçue et réalisée par Lucie Desaubliaux

à l'aide des polices Karrik (par Jean-Baptiste Morizot
& Lucas Le Bihan), Noto Serif & MS Goth

pour les caractères en Mandarin

Pangolin en couverture : Wood, John George *The Boy's Own Book of
Natural History* (New York, NY: George Routledge & Sons, 1861)